

Villers-Cotterêts, 25 août 2026

Le titre, *L'Échiquier*.

Il n'y a pas de problème particulier pour traduire le titre. Dans les langues asiatiques, le mot « échiquier » se construit en deux parties, « échecs » et « plateau ».

En chinois : 棋盘 (*qípán*).

En japonais : チェス盤 (*chesuban*)

En espagnol, il y a deux possibilités, soit un mot en deux parties : *El tablero de ajedrez*, soit en un seul mot : *El escaque*.

En grec, c'est en un mot : σκακιέρα (*Skakiéra*). Ainsi qu'en tchèque : *Šachovnice*.

Page 7, *j'attendais la vieillesse, j'ai eu le confinement*.

C'est la première phrase du livre. Michiaki Tanimoto, se demande si JPT a pensé à la phrase de Léonard de Vinci : « Je croyais apprendre à vivre, j'apprenais à mourir ». JPT se souvient que Claude Simon avait choisi cette phrase comme épigraphe d'un de ses livres. Il explique qu'il n'y a pas pensé consciemment en écrivant la première phrase de *L'Échiquier*, mais qu'il s'agit d'une phrase qu'il connaissait, qu'il a toujours trouvée magnifique et qu'il l'a même citée dans son livre *C'est vous l'écrivain* :

Mais c'est une autre épigraphe que je voudrais mettre en valeur en ouverture de cette traversée. C'est peut-être le plus bel exemple d'épigraphe ayant pleinement rempli son rôle de phare en bordure du rivage, qui éclaire non seulement la traversée du livre à venir, mais dont les puissantes lumières marquent durablement les esprits dans la nuit. C'est l'épigraphe que Claude Simon a donné à *La Route des Flandres*. Il s'agit d'une phrase de Léonard de Vinci, puisée dans le *Codex Atlanticus*. Elle est parfaite dans sa concision, son équilibre et sa scansion, rythmée par la virgule centrale, qui induit un balancement pascalien :

*Je croyais apprendre à vivre, j'apprenais à mourir.*

Magali Sequera, pour l'espagnol, et Zoé Angelis, pour le grec, expliquent qu'il est difficile, dans leurs langues respectives, de garder le balancement de la phrase française, « j'attendais la vieillesse, j'ai eu le confinement ». Magali Sequera était tentée de traduire « j'ai eu le confinement » par « et le confinement est arrivé » et Zoé Angelis, en grec, aurait eu tendance à utiliser la voix passive, quelque chose comme : « et j'ai été frappé par le confinement ». JPT explique que, dans la mesure du possible, il préférerait qu'on conserve le balancement de la phrase française avec les deux « je ».

Michiaki Tanimoto fait remarquer que, d'une certaine manière, ce balancement évoque le balancement qu'on trouve entre le mot « vieillesse » de la première phrase du livre et le mot « jeunesse » de la dernière phrase.

JPT explique que ce n'était pas prémédité, qu'il n'avait pas l'idée, en écrivant le mot « vieillesse » dans la première phrase, d'écrire le mot « jeunesse » dans la dernière phrase. Mais il est plus que probable que, quand il a écrit le mot « jeunesse » dans la dernière phrase, il a repensé au mot « vieillesse » de la première phrase. Il y a là consciemment quelque chose de très conceptuel. Le livre, comme la vie, ou comme une partie d'échecs, a clairement un début et une fin, même si, en l'occurrence, l'ordre est inversé et qu'on commence par la fin. JPT insiste donc pour que les traducteurs gardent les mots « vieillesse » et « jeunesse » dans leurs langues respectives. En français, et sans doute dans la plupart des langues, ces deux saisons de la vie, la vieillesse et la jeunesse, s'opposent et se répondent. Aux échecs, comme dans un livre, comme dans la vie, on commence par le premier coup, la première page, la

première heure. Dans *L'Échiquier*, on commence par le dernier coup, et on arrive, à la dernière page, au premier coup.

Page 12, *Tita*, page 17, *bonne-maman*. Fang Tan veut savoir s'il s'agit de grands-mères maternelles ou paternelles. JPT explique que Tita, c'est sa grand-mère maternelle, et bonne-maman, sa grand-mère paternelle.

Page 8, *réverbération*. Zoé Angelis demande s'il y a une dimension sonore dans la réverbération. JPT explique que, en français, le mot « réverbération » a aussi une dimension sonore, mais qu'il l'a utilisé de façon purement visuelle, il parle d'ailleurs explicitement dans le livre de « réverbération visuelle ». Il explique que c'est l'équivalent d'un « tremblement » ou d'un « rayonnement ». Il y a sans doute un côté proustien dans ce passage, dans la manière dont le passé surgit du sol est très proustienne. Il y a vraiment l'idée que le passé surgit du sol comme une vapeur, comme une fumée. Le narrateur regarde le sol et le passé vient de là, comme s'il sourdait du carrelage. Chez Proust, c'est des profondeurs de la tasse de thé que le passé surgit : « tout Combray et ses environs (..) est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé ».

Page 32, *la seule pointe*. Magali Sequera demande comment il faut comprendre ici le mot « pointe ». JPT explique que, en l'occurrence, c'est un terme d'échecs. Dans l'article « combinaison d'échecs » de Wikipédia, on trouve : « Dans le diagramme ci-contre, les Noirs au trait effectuent le mat du couloir par 1...Te1#, mais les Blancs au trait disposent d'une attaque double salvatrice après la *pointe* de leur combinaison : 1. Fg7+!. ».

JPT ajoute que le terme peut être utilisé en poésie dans le sens, vieilli, de « pointe d'esprit » ou simplement de « pointe » ou comme synonyme de « trait d'esprit ». (*CNRTL*). Il s'emploie aussi, en critique littéraire, pour désigner un mot, une phrase, où se concentre l'effet que l'écrivain cherche à obtenir. « Pointe » peut alors être traduit comme un synonyme de « trait » ou d'« effet », et peut-être même de « trait saillant ».